

L'AFFAIRE DES PLANCHES

A *Alphonse Allais.*

La porte s'ouvrit.

Dans la chambrée, à vingt-six lits, longue et froide, les soldats, serrés autour du poêle bourré de sapin, levèrent la tête. Un caporal entra — le "cabot" de semaine — et lança aux frileux :

— Les proposés pour l'avancement, en route !

Bernard fit un soubresaut, éteignit sa pipe, se leva, et, un peu bousculé par un camarade qui guettait sa place, se dirigea vers son lit.

En habitué de la salle de police, il savait que là-haut, à la boîte, les paillasses étaient réduites à leur plus simple expression. Il saisit donc la sienne, la chargea sur ses épaules et suivit le caporal, qui, déjà, s'impatientait.

— Qu'est-ce qu'on joue, ce soir, Bernard ? fit une gutturale voix de méridional gouaillieur.

— Les "Ténèbres," drame en dix actes et vingt tableaux ! Le cabot, il a des billets de faveur... Si tu en veux !

Bernard, sa paillasse sur le dos, restait-là, maintenant, au milieu de la chambrée, qui semblait mise en belle humeur par le spectacle toujours drôle d'un troupier que l'on conduit aux "locaux disciplinaires."

— Allez ! houst ! fit le caporal.

Le lit portatif déjà disparaissait dans l'escalier, quand le barbu — un gaillard qui passait pour la connaître — rappela celui qui allait "se faire emboîter :

— Alors, c'est ce soir que ça se termine ?

— Quoi ?

— C'te affaire.

— Quelle affaire ?

— L'affaire des planches, parbleu !

D'immenses éclats de rire faillirent renverser le poêle et ses accessoires.

La paillasse elle-même vacilla sur le dos du malheureux puni.

— Sacré barbu ! faisait Bernard, en gravissant les quatre-vingt-douze marches qui le séparaient de la boîte, — sacré farceur !

— Toujours le même, ajouta, sérieux, le caporal, — un blanc-bec à mine de croque-mort, déjà mûr pour l'avancement.

* *

L' "Affaire des planches" ne ratait jamais son effet.

C'était une facétie, une scie, qui, à tout propos, revenait dans les conversations. Le bataillon s'en faisait fier : une spécialité pour lui, une gloire presque. "On dirait du veau !" "L'a-e-ou-u ?" "Savez-vous si nous aurons la guerre ?", etc., étaient déjà des vieilleries qui ne produisaient plus que de légers haussements d'épaules.

Pour les remplacer, on usait, et on abusait de l' "Affaire des planches", — colle inoffensive s'employant à froid.

Aux latrines, — véritables loges de concierges, — dans la cour, à l'exercice, pendant les pauses, partout des dialogues dans ce genre :

— Tu sais, vieux, ça se complique !

— Ça se complique ?

— Et salement, alors !

— Ah ! Et quoi donc ?

— L'affaire des planches, tiens !

Où :

— Tu as l'air abruti, ce matin !

— Mon cher, depuis la fameuse affaire...

Vous devinez le reste.

Pas très spirituelle, cette scie, — la garnison végétait loin du boulevard, — mais, au moins, elle avait une histoire, et je connais beaucoup de scies qui ne peuvent en dire autant.

* *

Chichois, — Chichois (Anastase), soldat de deuxième classe à la 3e du 4, — était un troupier comme les autres, sachant lire, écrire et... grimper aux arbres, se levant dès que le clairon de garde lançait, aux quatre coins du fortin, les premières notes du réveil, astiquant, brossant, fumant, chiquant, et sachant lestement déguerpir dès qu'il apercevait la silhouette d'un gradé à la recherche d'hommes de corvée.

Petit, une tête large et épaisse, un front de hyène, des yeux ronds où perçait la roublardise du paysan, un nez déjà cramoisi, une bouche cù, d'après les potins de la chambrée, entraînait un pain de munition, des épaules d'athlète, et, avec cela, des bras et des mains capables de faire respecter le gaillard à qui ils appartenaient.

Au fond, très malin, Chichois, quoique Auvergnat.

Mais pour une chique, et même pour un "cu

rance, et de faire taire enfin les mauvaises langues qui prétendaient qu'Anastase ne venait pas parce qu'il se conduisait mal.

La feuille de punitions, encore vierge, de Chichois (Anastase), matricule 683, était là pour attester l'impeccabilité de sa conduite.

Mais ce nom seul, Chichois, je ne sais pourquoi, avait le don de mettre en fureur l'irascible capitaine qui commandait la 3e du 4.

— Comment, Chichois ?... Une permission ?... C't idiot !

— Mon capitaine, c'est un bon soldat, répondait le sergent-major.

— Un bon soldat, Chichois ?

— Oui, mon capitaine.

— Bon soldat ! bon soldat !... Très bien ! Mais... sa binette ne me plaît pas !

Et de gros traits de plume criblaient le modeste imprimé qu'Anastase payait deux sous au cantinier.

Pauvre Chichois !

AMÉNITÉ FÉMININE



Louise. — Je ne comprends pas pourquoi monsieur Sacapiastre ne vient plus me voir.

Clara. — As-tu déjà joué du piano devant lui ?

Louise. — Oui, et j'ai aussi chanté.

Clara. — Ça dépend peut-être de ça.

lot," il eut accompli les actes les plus héroïques.

Ainsi, tous les jours, moyennant une lampe de tabac, il faisait le lit du cabot ; tous les samedis, pour le même prix, il lavait les tables, les bancs, les vitres, la planche à pain et les râteliers d'armes. Un vrai bijou, Chichois, une perle pour la chambrée ! Et, cependant, malgré son dévouement connu de tous, malgré sa réputation de soldat propre, malgré la protection du caporal, malgré ses trente-deux mois de bons et loyaux services, malgré sa giberne, qui, grâce à l' "huile de coudes," était une glace, une vraie glace, et donnée pour modèle aux bleus, il ne pouvait obtenir la plus courte permission.

Et cela le désespérait.

"Le colonel m'en veut !" écrivait-il à ses parents, qui, à Marcenat, dans le Cantal, l'attendaient toujours, impatients de le montrer, de promener, à travers le village, son pantalon ga-

L'auverpin ne se décourageait pas.

Un jour, il se dirigea vers le bureau de 4-3.

Trois fois sa grosse main heurta lourdement la porte.

Personne ne répondait. Alors, doucement, il poussa l'huis, et, timidement, s'approcha du lit où sommeillait le sergent-major.

— Chef ! prononça Chichois un peu interdit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est moi, Chichois, qui...

Le "double" remua, regarda son interlocuteur, qui baissait les yeux comme s'il allait avouer un crime abominable.

— Ah ! c'est toi, sale Auvergnat ! — fit le sergent-major, pâteux, — que veux-tu ?

— Je venais, chef, vous... vous... comme qui dirait solliciter... pour le fait... d'avoir une petite permission.

— Une permission ? As-tu des motifs ?

— Oui, chef. Une affaire...

— Une affaire... de famille ?

— Je chais pas, c'est l' "affaire des planches."

— Quelles planches ?

— Je chais pas. On l'appelle comme ça, au pays.

— Mais, explique-toi, mille tonnerre !

— Chais pas, moi... c'est l' "affaire des planches," voilà tout.

Le sergent-major s'était levé, et ahuri, regardait Chichois, qui, la tête basse, l'œil torve, le corps plié en deux, l'air godiche, bredouillait :

— C'est pour l' "affaire des planches," chef !

L'Auvergnat, immobile, les mains dans le rang, attendait une réponse.

— Le capitaine a raison, murmura le double, c'est un crétin, un idiot !

Puis il cria :

— C'est bien, Chichois, fous-moi le camp, j'en parlerai au lieutenant.

Chichois — très malin, quoique Auvergnat — avait bien choisi le jour pour réclamer : le capitaine était absent.

Donc, le soir, à la signature des pièces, le lieutenant qui commandait la compagnie fit appeler notre homme, le questionna, et, malgré tous ses efforts, n'obtint que : "C'est pour l'affaire des planches. J'ai pas aché d'estruchion pour l'espliquer," toujours dit avec le même accent doux et traînant.

Le lieutenant se laissa attendrir ; il signa une permission de cinq jours, et, le surlendemain, — vogue la galère ! — Chichois, l'idiot, le crétin, était en route pour Marcenat.

* *